

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 87 (1942)
Heft: 6

Artikel: L'action italienne dans la guerre balkanique
Autor: Dominici, Mariano
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-342123>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'action italienne dans la guerre balkanique¹

LES OPÉRATIONS CONTRE LA GRÈCE.

Dans ce bref exposé, nous nous proposons d'étudier la situation politico-militaire qui se créa en Grèce en 1940 et l'évolution qui en résulta dans les rapports avec l'Italie : avant tout, il importe de souligner le fait que l'action italienne ne procédait d'aucune visée sur le territoire grec, ni n'était dirigée contre l'indépendance de la Grèce : elle n'envisageait que l'occupation de quelques points stratégiques de la péninsule, afin de rétablir, dans cette zone du bassin méditerranéen, l'équilibre indispensable à la sauvegarde des intérêts italiens.

L'examen objectif du conflit italo-grec ne peut négliger un fait : ce ne fut pas le choc de l'*armée italienne* contre l'armée grecque, mais le choc d'une petite partie de l'armée italienne contre la presque totalité de l'armée grecque.

De fait, les cinq divisions italiennes (pour être exact quatre divisions et un groupe mixte) qui participèrent au début de l'offensive durent affronter une masse presque double de divisions grecques, auxquelles se joignirent peu après celles venues de la frontière bulgare.

¹ La présente étude nous a été adressée par un correspondant italien. Nous la publions volontiers. Elle constitue un résumé simple et clair des opérations menées par l'Italie dans les Balkans. Bien entendu et comme de coutume, nous laissons à l'auteur la responsabilité de son texte, de même que nous l'avons fait pour tous nos collaborateurs étrangers. (Réd.)

Ce rapport des forces se modifia encore au désavantage de l'Italie, si l'on considère que les divisions grecques étaient composées de trois régiments d'infanterie, tandis que les divisions italiennes n'en avaient que deux.

On a beaucoup discuté à l'étranger, et aussi en Italie, la prétendue erreur du Commandement italien qui aurait sous-estimé la valeur de l'armée grecque.

Dans son discours du 10 mai 1941, le Duce a exposé les raisons qui avaient induit l'état-major italien à ne pas retarder le début des opérations.

De son côté, l'histoire se chargera de démontrer si un délai dans les opérations, afin de disposer de forces supérieures, eût été plus favorable aux intérêts de l'Axe qu'une action opportune avec des forces inférieures en nombre.

Il est désormais avéré, ainsi que l'a déclaré récemment le général Wavell à New Dehli, que l'action italienne contraignit le Commandement britannique à diminuer notablement ses forces de Cyrénaïque afin de les envoyer en Grèce, ce qui facilita naturellement la reprise de ces territoires par les forces italo-allemandes.

* * *

L'armée grecque était non seulement nombreuse, mais aussi bien aguerrie.

Equipée et armée par l'Angleterre (les forces aériennes et de défense contre avions étaient anglaises ; 60 000 Britanniques se trouvaient en territoire grec), et soutenue moralement par elle, l'armée grecque tint tête pendant six mois aux forces italiennes, se battant avec acharnement et courage.

L'état-major grec avait tiré un parti maximum du potentiel démographique de la nation, allant jusqu'à incorporer des éléments féminins dans l'armée afin de libérer plus d'hommes pour les premières lignes.

On sait maintenant que les forces déployées vers la frontière albanaise gravitaient sur leur droite, d'où l'état-major

grec pensait pointer directement par la vallée du Scumbi sur El Bassan et sur Tirana, afin de rejeter les forces italiennes à la mer.

L'armée grecque montra pendant toute la campagne une attitude agressive vis-à-vis des forces italiennes d'Albanie. L'offensive de ces dernières surprit cette armée en cours de déploiement. Elle répondit immédiatement par une contre-offensive qu'elle poursuivit, avec quelques rares pauses, jusqu'à la veille de la contre-offensive italienne qui devait amener la fin des opérations.

La ligne-frontière traversée aux premières heures du 28 octobre, les divisions italiennes, déployées sur un front très étendu, se dirigèrent à l'attaque des positions occupées par l'adversaire ; au centre, se dressait le camp retranché de Han Kalibaki, constitué par une profonde succession de lignes d'arrêts, creusées en partie dans le roc et protégées par des barbelés.

Le terrain d'attaque, sans voies de communications (sauf les quelques raides sentiers difficiles même pour les mulets) était malaisé et raboteux ; les conditions atmosphériques, déplorables ; les cours d'eau, comme la Voiussa, le Sarandaporos, le Kalamas, débordaient.

Les divisions de première ligne italiennes réussirent pourtant à surmonter les difficultés du terrain et la tenace résistance de l'adversaire. Elles entrèrent en territoire ennemi (la division « Giulia » arriva d'une traite à Metzovo) ; mais l'infériorité numérique ne pouvait logiquement permettre une offensive en profondeur.

Vu ces conditions, auxquelles s'ajoutaient encore les difficultés de ravitaillement, il fallut, dès le 6 novembre, suspendre l'offensive, prendre des dispositions pour le repli progressif des forces sur des positions en arrière et attendre les renforts en cours de rassemblement en Italie.

Il est superflu d'évoquer dans les détails les vicissitudes de ce repli et les événements successifs qui en dérivèrent.

Nous voulons seulement mentionner que dès le moment où les troupes italiennes se trouvèrent en contact étroit avec l'ennemi, la rupture n'était, ni ne pouvait être une opération facile.

L'esprit de sacrifice et le courage du soldat italien empêchèrent seuls le repli de dégénérer en déroute.

Les pertes italiennes, pendant cette période, furent de 372 morts, 1081 blessés, 650 disparus ; celles des Grecs furent supérieures.

Pendant cette phase, les forces grecques, pressant fortement nos arrière-gardes, réussirent à infiltrer leurs pointes avancées dans les vides inévitables du large front tenu par les Italiens et à atteindre ainsi l'unique voie carrossable qui court parallèlement à la frontière entre Corcia et Perati.

Ceci constituait une grave menace pour les communications latérales entre les différentes colonnes ; il fut donc nécessaire de décider un repli ultérieur en deçà de cette voie et l'abandon de Corcia, qui fut occupée par les Grecs.

Puis, pour raccourcir le front et économiser les forces, le commandement italien choisit une nouvelle ligne sur laquelle fut organisée la défense à outrance.

Cette ligne, à 30 ou 70 km. à vol d'oiseau de l'ancienne frontière, allait à peu près de la rive méridionale du lac Ocrida à la mer, à la hauteur de Chimara, passant au sud de Tepeleni et de Crisura et s'appuyant au centre au massif montagneux du Tomori, point de contact entre la 9^e et la 2^e armée (9^e à gauche).

Contre cette ligne, se brisèrent à plusieurs reprises les attaques grecques qui voulaient s'ouvrir un chemin vers les objectifs stratégiques de El Bassan, de Verati et de Valona.

En janvier seulement, les Grecs réussirent, au prix de gros sacrifices, à prendre pied à Crisura, mais la ligne Tepeleni tint bon et leur barra tout progrès en direction de Valona.

En dernière analyse, la ligne susmentionnée constitua le « mur » contre lequel se brisèrent les attaques grecques.

Derrière cet abri, le commandement italien préparait les forces et les moyens pour la contre-offensive, dont le début coïncida avec le coup d'Etat de Yougoslavie.

Il est opportun de mettre en relief les conditions dans lesquelles eut lieu l'arrivée des renforts de l'Italie et les grandes difficultés que le service des arrières dut surmonter.

Le seul fait qu'un bras de mer séparait les troupes en ligne et les bases de ravitaillement (ce qui n'était pas le cas pour les Grecs), était pour l'Italie une cause d'infériorité.

Les renforts devaient naturellement arriver par mer, ce qui nécessitait un service adéquat d'escorte pour assurer la protection des convois.

De plus, il n'était pas possible que les arrivées se fissent dans la mesure et le rythme désirés, pour la simple raison que les ports de débarquement de Valona, de Durazzo et de Saint-Giovanni di Medua avaient une capacité très limitée.

Les installations primitives de ces ports rendaient impossible le débarquement des forces, et surtout des moyens, en quantités proportionnées aux nécessités tactiques, et ceci pesa fortement sur la première phase du repli, qui fut la plus critique.

En avril 1941 — début de la contre-offensive finale italienne, déclenchée d'entente avec l'Allemagne, contre la coalition gréco-yougoslave — les forces italiennes en Albanie comprenaient déjà 26 divisions, plus 3 régiments de cavalerie, 4 de bersaglieri, 1 de grenadiers, 1 groupe de bataillons de Chemises noires.

Une partie de ces forces, soit 7 divisions, furent employées contre la Yougoslavie ; le reste fut dépêché contre la Grèce, qui conserva ainsi encore sa supériorité numérique sur l'Italie.

De tels chiffres, auxquels on arriva naturellement par degrés, disent l'importance de l'effort italien dans la période considérée.

Sur le front albanais, la contre-offensive se heurta une fois encore à la résistance obstinée des Grecs. Au lieu de se retirer,

l'armée grecque, surestimant l'apport de l'allié serbe, resta accrochée à ses positions, perdant une vision nette du péril que constituait l'avance allemande sur ses arrières.

Une telle attitude facilita la manœuvre de l'armée italienne qui, tout en étant obligée de se mouvoir sur les quelques voies carrossables existantes et le long desquelles l'ennemi avait placé de nombreux obstacles, surmonta partout la résistance de l'adversaire.

Plus précisément, la 9^e armée (gauche), une fois Corcia occupée, à 50 km. de la ligne de contact initiale, avança sur Bilishti afin d'empêcher un repli grec par la route de Florina. Puis, appuyant vers le sud, elle occupa Erseka, à 45 km. de Corcia, et opéra sa jonction à Perati avec la 11^e armée, parcourant ainsi un total de 155 km.

Pour rejoindre l'ancienne frontière, la 11^e armée devait parcourir en combattant une distance de 70-100 km.

Au pont de Perati, les Grecs présentèrent une dernière résistance désespérée, après qu'ils furent contraints de repasser la frontière, suivis des troupes italiennes qui entraient en territoire grec alors que les forces allemandes, passant à travers le col de Metzovo, non défendu, étaient déjà à Janina.

Le 22 avril, l'armée grecque de l'Épire et de la Macédoine déposa les armes.

* * *

En mai, les forces terrestres, aériennes et navales italiennes furent appelées à collaborer avec les forces allemandes pour l'occupation de l'île de Crète, fortement tenue par des contingents grecs et anglais.

Les forces italiennes débarquèrent par surprise dans la partie orientale de l'île, se dirigèrent à marches forcées vers l'occident, où elles prirent contact avec les forces allemandes venant de Candie, réussissant ainsi à encercler un gros contingent de troupes britanniques qui tentait de prendre la mer.

LES OPÉRATIONS CONTRE LA YOUGOSLAVIE.

Multiplés furent les tâches de l'Italie dans cette brève campagne conduite contre une armée considérée comme la mieux aguerrie des Balkans, et multiples aussi furent les secteurs dans lesquels les forces italiennes affrontèrent les petites fractions de cette armée.

Avant tout, les forces italiennes durent agir en étroite collaboration avec les forces allemandes pour empêcher la jonction des forces grecques et yougoslaves.

Il s'agissait, en d'autres termes, de *donner la main* aux forces allemandes qui, de la Bulgarie, s'avançaient en direction de Uskub.

Dans cette intention, des unités de la 9^e armée d'Albanie s'avancèrent à travers un terrain rude et difficile, sur Dibra, qu'elles occupèrent le 11 avril. De cette localité, par Struga, elles se dirigèrent sur Ocrida, où s'opéra la jonction des forces alliées provenant de directions opposées.

En deuxième ligne, il fallait empêcher le gros de l'armée yougoslave de se retirer par mer, ce qui impliquait l'occupation italienne du territoire dalmate.

A cette fin, furent consacrées des unités rapides de la 2^e armée provenant respectivement de Sussak et du littoral morlaque, qui se joignirent à Otociac et continuèrent par Gropig et Gracaec sur Knin (important nœud ferroviaire déjà occupé par les troupes de Zara), et après avoir surmonté une défense acharnée des forces de l'adversaire, s'avancèrent sur Sebenico et sur Spalato et puis sur Mostar, localité abandonnée par le commandement yougoslave, bien qu'il disposât encore de forces importantes.

Le 17 avril, à Raguse, les colonnes italiennes venant de Spalato se joignirent à celles qui venaient de l'Albanie. Après avoir, durant 9 jours d'âpres combats, battu les forces yougoslaves, fortes de 4 divisions, dans la zone entre le lac de Scutari

et le Tarabosc, et avoir repoussé leurs attaques réitérées le long de la route de Koplica, elles couvrirent en vingt-quatre heures 300 km. et arrivèrent aussi à Raguse.

Perdant ainsi toute voie de retraite par mer, les forces yougoslaves, repoussées par les forces allemandes dans les montagnes de la Bosnie et de l'Herzégovine, furent contraintes de cesser la résistance. Les déclarations du général Simovic confirmèrent pleinement les résultats de l'action italienne.

Enfin, les forces italiennes durent affronter les positions défensives formidables, construites sur les 225 km. de la frontière italo-yougoslave.

Réduisant, le 8 avril, la résistance acharnée de l'adversaire, elles pénétrèrent dans la vallée de la Haute-Save et, par Radece, atteignirent Kranisnika-Gora.

Malgré une vive résistance de l'ennemi, l'avance se poursuivit jusqu'à Jesenice. Le 10 avril, une colonne rapide se détacha en direction de Selva di Piro sur Longatico, entrant le jour suivant à Lubiana.

* * *

Voilà, en quelques mots, les événements les plus saillants de cette brève campagne, au cours de laquelle les forces italiennes, surmontant, en un temps record, de grandes distances et des difficultés de terrain, accomplirent leur mission en parfaite coopération avec les forces allemandes.

Avant de conclure ces brèves notes, nous voulons relever que dans la campagne contre la Grèce et la Yougoslavie, les forces italiennes immobilisèrent 300 000 Grecs, soit la totalité de l'armée grecque et presque un demi-million de Yougoslaves, ce qui correspond à la moitié de l'armée yougoslave.

Il faut, de plus, tenir compte que durant ces opérations, l'Italie devait soutenir seule en Libye et en Afrique orientale le choc puissant de l'offensive britannique ; cela a son importance, si l'on veut juger avec impartialité le rôle de l'Italie dans la guerre balkanique.

L'armée grecque, à part quelques succès tactiques obtenus au prix de gros sacrifices, n'a jamais réussi à atteindre ses objectifs stratégiques, soit la conquête de Tirana et de Valona dont la possession aurait obligé les forces italiennes à évacuer l'Albanie, avec toutes ses conséquences : avant tout, la perte de la maîtrise de l'Adriatique.

Les 13 502 morts, les 38 768 blessés, et les 17 547 gelés constituent le témoignage le plus irréfutable de l'effort fourni par l'armée italienne.

Lieutenant-colonel MARIANO DOMINICI.